

## ANGLAIS

### ■ VERSION

#### Le prix des bouchons

En 1868, devant le Parlement britannique, on installait le premier feu de signalisation au monde. Alimenté au gaz, ce sémaphore a réglé le flux des voitures à cheval de Londres, du moins pendant quelques semaines, car le gaz n'a pas tardé à s'enflammer. L'explosion qui en a résulté a soufflé le casque d'un agent de police : elle lui a causé de graves brûlures.

Les engins visant à réduire les embouteillages ne vous explosent plus à la figure au sens propre mais certains dispositifs récemment mis en place ont eux aussi connu des déboires. En 2003, Ken Livingstone, alors maire de Londres, a instauré une zone de circulation payante. Les automobilistes paient jusqu'à 11,50 £ par jour pour accéder au centre-ville. Depuis l'an 2000, le nombre de voitures qui entrent dans le centre de Londres a baissé de près d'un quart mais les embouteillages sont repartis à la hausse : en cause, les fourgonnettes et les taxis qui cumulent davantage de kilomètres sans sortir de cette zone ; autre facteur, les nouveaux couloirs réservés aux autobus et aux cyclistes tout de Lycra® vêtus venant de la banlieue, qui ont réduit l'espace de circulation laissé aux voitures.

Comme d'autres villes du monde souffrant d'engorgement, Londres réagit en se tournant vers une approche plus radicale afin de réduire les embouteillages. Au mois de janvier, l'Assemblée de Londres, instance élue qui contrôle l'action du maire, a fait publier un rapport appelant la ville à élaborer un système de péage urbain variable selon l'heure, la distance parcourue et les axes empruntés. D'autres dispositifs sont à l'essai dans des États américains tels que la Californie et l'Oregon.

### VARIANTES

Dans le cadre de la correction de la version, les examinateurs ont accepté un certain nombre de variantes. Celles-ci sont énumérées ci-après :

**Titre** : *embouteillages*

**Ligne 1** : *feu de circulation / feux tricolores* (même si seuls le rouge et le vert étaient utilisés) ; *du monde* ; *à l'extérieur de* ; *le Parlement de Londres* ; *réglait / gérait / contrôlait*

**Ligne 2** : *carrosses / calèches / fiacres* ; *assez tôt / assez vite* ; *a pris feu / s'est allumé* ; *l'explosion qui s'ensuivait / qui s'est ensuivie*

**Ligne 3** : *de la tête d'un agent de police / agent de ville* ; *provoqué*

**Ligne 4** : *littéralement* ; *des projets (plus) récents*

**Ligne 5** : *maire de Londres à l'époque / à cette époque / à cette époque-là*

**Ligne 6 :** *au centre de la ville ; Depuis 2000*

**Ligne 7 :** *de près de 25 % ; cela est dû aux ... ; camionnettes ; circulant davantage*

**Ligne 8 :** *considère / analyse ; visant à réduire*

**Ligne 10 :** *a publié un rapport*

**Ligne 12 :** *tels la Californie et l'Oregon ; comme la Californie ou l'Oregon*

## ■ THÈME

Kyrie is in a quandary. How can she tell whether the words of Rodrigo Duterte, the President of the Philippines, inciting his compatriots to "kill the drug dealers" are true or not? The 17-year-old American has two minutes to form an opinion. Such is the rule set by Kim Ash who this morning is teaching a group of high school students from Alexandria, Virginia, how to recognise and outsmart a piece of fake news.

The programme was launched this spring by the Newseum, the museum of press and journalism in Washington, while the expression has been all the rage since Donald Trump's election. These last few days the president of the United States has had no qualms about calling for a Senate inquiry into "why so much news in this country is made up".

Coincidentally or not, the classes at the Newseum are always full. For part of the morning, the teacher will help the youngsters to figure out what a piece of fake news is and give them the tools to counter it. Cell phone in hand, Kyrie starts searching. Instinctively she would feel inclined to label Mr Duterte's statement as fake. "It's just insane, it can't be true." With a few clicks she checks the reliability of the site, finds the quote in other media and changes her mind.

## VARIANTES

Dans le cadre de la correction du thème, les examinateurs ont accepté un certain nombre de variantes. Celles-ci sont énumérées ci-après:

**Ligne 1:** *is at a loss / is in a pickle / doesn't (quite) know what to do / has no idea what to do; How can she tell / know / How will she be able to know; encouraging / urging*

**Ligne 2:** *fellow citizens; drug traffickers / drug merchants*

**Ligne 3:** *make up her mind / come to a decision / reach an opinion / come to an opinion; that is the rule; laid down by / imposed by; this particular morning / today; high-school pupils / senior pupils*

**Ligne 4:** *how they can recognise / how they may recognise*

**Ligne 5:** *This programme; in Spring/ in the spring; the press and journalism museum in Washington; Washington's museum of the press and journalism / the Washington museum of the press and journalism*

**Ligne 6:** *at a time when; since the election of Donald Trump / since Donald Trump was elected; Over the last few days / Over the past few days / In the course of the last few days / In the course of the past few days / the US president*

**Ligne 7:** *has had no hesitation about / has had no compunction about / has not hesitated to; demand*

**Ligne 8:** *invented / fabricated*

**Ligne 9:** *Coincidence or not / Whether it is a coincidence or not; remain full / have remained full / are never empty*

**Ligne 10 :** *the teenagers / the teens ; With her cell phone in hand / With her mobile phone / Holding her cell phone / Holding her mobile phone*

**Ligne 11:** *Her instinct would lead her to; Instinctively, she would tend to*

**Ligne 12:** *crazy; she verifies / she checks out*

**Ligne 13 :** *changes her opinion*

## RAPPORT D'ÉPREUVES

### ■ VERSION

Extrait de *The Economist* en date du 5 août dernier, le passage proposé à la traduction donnait un arrière-plan historique à un problème familier, à savoir la circulation dans une grande ville, Londres en l'occurrence. Pour le journaliste, le point de départ, c'est le fameux sémaphore installé devant le Parlement britannique en 1868 ; à la suite de ce premier, d'autres ont fait leur apparition ailleurs dans la capitale. Mais ils ne sont pas restés longtemps en place : les accidents étaient nombreux, le danger d'explosion permanent. Les premiers feux de signalisation dignes de ce nom ont été installés peu de temps après.

De cet événement marquant, il y a 150 ans, le journaliste passe à une époque plus récente afin d'évoquer d'autres tentatives pour réduire les embouteillages – et en particulier la zone de circulation payante instaurée en 2003 par le maire de Londres de l'époque, Ken Livingstone. Mais quinze ans plus tard, le problème semble rester entier, les embouteillages sont repartis à la hausse, il devient de nouveau urgent d'agir. Un système de péage urbain variable selon l'heure, la distance parcourue et les axes empruntés par les voitures des particuliers, les taxis et les véhicules commerciaux apportera peut-être la solution à un problème vieux d'un siècle et demi.

Quand il était traduit – car de nombreux candidats ne l'ont pas rendu en français – le titre « **The price of jam** » a donné lieu à de multiples traductions farfelues qui n'ont pas manqué de susciter la surprise chez les correcteurs. Un nombre significatif de candidats n'a pas su faire le lien entre le titre et le texte à traduire. C'est comme s'ils n'avaient jamais rencontré l'expression « *a traffic jam* » et pourtant les multiples indicateurs présents dans le texte auraient dû les mettre sur la bonne voie. Ainsi, les correcteurs ont relevé des traductions plutôt cocasses : « *Le prix de la confiture* », bien entendu, « *Le prix du jambon* », « *Le prix du beurre* », voire « *Le prix du bonheur* », pour n'en citer que quatre absurdités parmi d'autres.

En revanche, la plupart des candidats ont su appréhender le sens général du texte à traduire. Toutefois, certaines lacunes lexicales ont étonné grandement : c'est comme si le vocabulaire de la vie de tous les jours avait été oublié le jour du concours ! Ainsi, « *traffic light* » était souvent inconnu et de ce fait, mal rendu. Certaines aberrations à ce propos auraient pu être évitées, grâce à un peu de réflexion. Par exemple, d'aucuns ont évoqué le premier radar (mais nous sommes en 1868 !), d'autres ont préféré parler d'une usine à gaz – érigée devant le Parlement ? Pour d'autres encore, il s'agissait des premiers éclairages routiers en Grande-Bretagne, mais uniquement devant le Parlement de Londres !

C'est ce même manque de réflexion sur le concret qui a empêché de nombreux candidats de comprendre l'accident qui est survenu (lignes 2 et 3). Ce qui devait arriver est arrivé : le gaz s'est enflammé. L'explosion qui en a résulté a soufflé le casque d'un agent de police posté devant le Parlement, et lui a causé de graves brûlures. Cette dernière phrase du premier paragraphe, faisant appel à la vigilance des candidats et à leurs dons de traducteurs, posait problème à une grande partie

des candidats. Leurs tentatives de mise en français se sont souvent soldées par beaucoup de non-sens, parfois des absurdités. Encore une fois, les examinateurs ne sauraient trop insister sur l'importance d'une relecture attentive de la traduction, mot par mot, phrase par phrase.

En effet, la charge lexicale du texte entier est assez lourde, mais il n'est pas inutile de rappeler ici que le candidat peut souvent pallier une lacune lexicale par l'analyse linguistique. Les candidats se trouvant devant un mot inconnu, tel « *gaslit* » (ligne 1), auraient pu faire l'effort de découper le mot en *gas* + *lit* (participe passé du verbe *light*) pour aboutir à une traduction du style : « *alimenté au gaz* ».

La même approche aurait pu s'appliquer aux « *Lycra-clad commuters* » à la ligne 8. Si les examinateurs ont reconnu facilement que « *Lycra-clad* » puisse poser problème, ils ont difficilement admis que « *commuters* » ne soit pas connu. Ce dernier mot désigne ces milliers d'habitants de la banlieue londonienne qui chaque matin empruntent les transports en commun pour se rendre sur leur lieu de travail et qui chaque soir font le même trajet en sens inverse – et ce du lundi au vendredi. C'est ce que les Belges appellent « *un navetteur* », et les Suisses « *un pendulaire* ». Qu'en est-il du Lycra® ? Les candidats ne regardent-ils jamais les étiquettes de leurs vêtements ? Ne font-ils pas du sport ? Ne mettent-ils pas une tenue appropriée pour faire du vélo ? Il faut reconnaître que le mot « *clad* » n'est pas si courant que ça, mais l'image de ces centaines de cyclistes se rendant au travail, tout de Lycra® vêtus, aurait pu servir d'indice aux candidats.

Le texte présente un mélange de temps, du passé et du présent. En règle générale, les examinateurs déconseillent fortement aux candidats d'employer le passé simple dans le cadre d'une version de presse, et ce pour deux raisons. Premièrement, le passé simple n'est guère employé dans la presse de nos jours, et deuxièmement, l'emploi du passé simple est source d'erreurs pour de très nombreux candidats. Les formes fantaisistes entraînent une très forte pénalisation, de même que la présence d'un accent circonflexe qui transforme l'indicatif en subjonctif ! Par souci de sécurité, le passé composé est de loin préférable à condition de veiller sur les accords de participe passé. Cela dit, on pouvait quand même envisager un passé simple à la ligne 1 : « *was installed* » / « *fut installé* » à valeur purement historique.

La connaissance de quelques éléments de civilisation britannique venait compléter l'ensemble : « *the Houses of Parliament* » (ligne 1) qui désigne la Chambre des Communes (House of Commons) et la Chambre des Lords (House of Lords), toutes deux logées sous le même toit, celui du Palais de Westminster (the Palace of Westminster), et qui, malheureusement, dans plusieurs copies a été rendu par « *le Congrès* » ! Ensuite, « *Ken Livingston, then London's mayor* » (ligne 5), maire de Londres en 2003, et ni « *le \*major de Londres* », ni « *le \*majeur de Londres* » non plus ! À ne pas confondre avec le *Lord Mayor of London* dont le rôle est davantage symbolique. Enfin, « *the London Assembly* » (ligne 10), ce corps constitué qui depuis 2000 contrôle l'action du maire, et dont les membres sont élus au suffrage universel par les habitants de Londres (Inner London) et de ces parties de la banlieue qui constituent le Grand Londres (Greater London).

■ ■ THÈME

Le passage proposé à la traduction était d'actualité dans la mesure où la question des « *fake news* » a fait couler beaucoup d'encre ces derniers temps. Autrement dit, les candidats se sont trouvés devant un problème sociétal dont ils étaient au courant, ce qui a dû les conforter lors de la mise en anglais.

Mais avant d'aller plus loin, quoi dire sur le plan grammatical de ces « *fake news* » (ligne 4), de ces « *infos* » (ligne 7) ou encore de cette « *fake news* » (ligne 10) ? De toute évidence, ces substantifs collectifs ne sont plus maîtrisés par la majorité des candidats, ce qui pose vraiment problème car leur fréquence d'emploi dans la vie quotidienne, dans les médias, dans la presse, dans les 'blogs' ... indique qu'obligatoirement les étudiants y ont déjà été confrontés mais qu'ils n'ont pas su tirer les leçons élémentaires sur ce lexique de base. Rappelons donc que « *fake news* » est considéré comme un substantif collectif. De ce fait, il doit être suivi d'un verbe au singulier, que « *information* » appartient à la même catégorie et doit être traité de la même façon, et que le singulier « *une fake news* » se dira « *a piece of fake news* ». Dans tous les cas, la reprise pronominale se fera sous forme de '*it*'.

Cette année encore, la tâche du traducteur était rendue d'autant plus facile que le texte de départ est écrit essentiellement au présent. Par conséquent, il était à aborder de la même façon que le thème proposé au Concours Ecricome Prépa 2017. Et pourtant, certains candidats ont eu des difficultés avec ce positionnement dans le temps et par conséquent ont traduit le premier paragraphe au passé, ce qui a entraîné des incohérences non seulement à l'échelle de ce même paragraphe mais encore à celle du texte tout entier. Ceci ne semble pas les avoir trop gênés, alors qu'ils mélangeaient allègrement passé et présent ! Certes, par rapport au français, le présent est bien moins utilisé en anglais comme temps de narration, même si son emploi devient plus courant dans le domaine du roman contemporain. Mais nous ne sommes pas ici dans un contexte littéraire. Nous avons affaire au présent dit 'journalistique' qui a ses titres de noblesse outre-Manche depuis fort longtemps. De par son style, le texte présent fait penser à un reportage en direct à la radio, à la télévision ou encore sur internet ; la journaliste fait partager avec ses lecteurs une scène qu'elle vit, qui se déroule sous ses yeux et dont ses lecteurs sont les témoins privilégiés. Les candidats lecteurs assidus de la presse anglo-saxonne ont su identifier cet emploi spécifique du présent et par conséquent ont eu recours au présent en anglais, soit sous sa forme simple, soit sous sa forme continue.

Puisque c'est l'aspect du groupe verbal qui a essentiellement posé problème aux candidats, passons en revue les différents cas :

**Ligne 1** : *est* = puisqu'il s'agit d'un état, on emploiera le présent simple > *is*

**Ligne 2** : *est* = idem > *is*; *a* = idem > *has*

**Ligne 3** : *est* = idem > *is* ; *enseigne* = il s'agit ici d'une action ponctuelle > *is teaching*

**Ligne 5** : *a été lancé* = il s'agit d'une action révolue, située dans le temps (*au printemps*) > *was launched*

**Ligne 6** : *fait florès depuis ...* = la journaliste dresse ici un bilan au présent > *has + participe passé / has been + verbe + -ing*

**Ligne 7 :** *n'a pas craint* = en ayant recours à l'adverbiale de temps (*ces derniers jours*), la journaliste dresse le bilan de la situation > *has + participe passé* ; il serait difficile d'envisager la forme continue dans ce contexte bien précis

**Lignes 7 & 8 :** *sont inventées* = deux interprétations sont possibles, soit une action ponctuelle > *is made up*, soit une action continue ou répétée > *is being made up*

**Ligne 9 :** *ne désemplassent pas* = à rendre par un présent simple, voire un présent continu (en fonction du verbe choisi) ; certains verbes autoriseraient l'emploi d'un 'present perfect' à valeur de bilan au présent

**Ligne 10 :** *va aider* = à rendre par *will + infinitif* avec une notion de volonté, et non pas par *be going to + infinitif* qui exprime une action mûrie à l'avance

**Ligne 11 :** *commence* = le présent 'journalistique' sera rendu par un présent simple > *begins / starts*

**Ligne 11 :** *pousserait* = le conditionnel sera rendu par *would + infinitif*

**Ligne 12 :** *vérifie* = encore un présent 'journalistique' à rendre par un présent simple > *checks / checks out / verifies*

**Ligne 13 :** *retrouve* = idem > *finds*

**Ligne 13 :** *change* = idem > *changes*

Autre pierre d'achoppement cette année, « *Comment savoir* » (ligne 1) et « *comment reconnaître* » (ligne 4). Dans le premier cas, pour rendre la question indirecte, le traducteur passera par la modalité: « *How can she tell... / How will she know / How will she be able to know / tell...* ». Quant à la structure *How to + infinitif*, elle est essentiellement prescriptive, même si elle commence à gagner du terrain dotée d'une valeur interrogative, surtout outre-Atlantique. Quant à « *comment reconnaître* », la structure tombe sous la coupe du verbe 'teach', à savoir « *teach them how to recognise* ». Mais de nouveau, la modalité peut venir en aide : « *teach them how they can recognise* ».

■ ■ BARÈMES

Pour la version, 100pf\* = 00/20 et pour le thème, 120 pf\* = 00/20

(\*pf = points fautes)

- 1pf** faute de lexique, mal dit
- 2pf** faux-sens, faute de grammaire
- 3pf** grosse faute de grammaire, contresens
- 4pf** non-sens, charabia, faute grave de français, « franglais »

Les omissions

Omission d'un mot **2pf**

Omission d'un segment **Application d'un forfait**

Omission d'une phrase **Somme des forfaits**

Certaines fautes sont lourdement sanctionnées : en version, par exemple, les passés simples fantaisistes, l'accord des participes passés non respecté, le « franglais », et en thème, les fautes de verbes irréguliers courants, le 's' final omis à la troisième personne du singulier d'un verbe au présent, les adjectifs devenus variables, ...

Les traductions « heureuses » sont systématiquement bonifiées : de +1pt ou +2pts, voire de +3pts dans un cas exceptionnel. Ceci permet de « creuser l'écart » entre les très bonnes copies et les copies médiocres.

Il est à noter que la même faute, qu'elle soit lexicale, grammaticale ou orthographique n'est pénalisée qu'une seule fois.

Enfin, pour ce qui est de l'orthographe, chaque faute est comptée à hauteur de 1pf par faute, jusqu'à un 'plafond' de 10pf pour l'ensemble de chaque exercice.



## ■ ESSAI

D'entrée en jeu, les examinateurs souhaitent de nouveau attirer l'attention des futurs candidats sur la question de la technique de l'essai ainsi que sur leurs attentes quant à la rédaction elle-même et à sa présentation générale.

La rédaction doit être simplement mais soigneusement structurée ; elle comporte obligatoirement une introduction (par définition courte) qui pose une problématique mais qui ne doit en aucun cas annoncer ni le développement ni la conclusion. C'est cette même problématique qui va être développée par la suite, étayée par des exemples probants, comme souvent le libellé invite le candidat à faire. Les examinateurs insistent sur le mot *probants*, car mieux vaut une petite sélection de deux ou trois illustrations appropriées qu'un véritable catalogue de faits divers, sans grand rapport avec la question posée. Concernant cet aspect de la rédaction, certains candidats s'obstinent à 'caser' des propos étudiés en cours, ce qui, le plus souvent, rend la production peu cohérente. Et puis, dernière étape de la rédaction, la conclusion, courte, logique et surtout personnelle.

Pour ce qui est de la présentation matérielle de l'essai, les examinateurs relèvent une fâcheuse tendance qui devient de plus en plus prononcée d'année en année : lorsqu'il y a un excédent de mots, le candidat se met à barrer ou à effacer des phrases, voire des paragraphes entiers, ce qui nuit forcément à la logique interne de l'essai, le rendant souvent contradictoire ou dans le pire des cas, totalement incompréhensible, d'où l'importance capitale du brouillon, étape essentielle de la rédaction.

Les candidats sont censés indiquer clairement le sujet d'essai qu'ils ont choisi (à la fois sur leur copie et en haut de la page de garde dans l'emplacement réservé à cet effet) ; ils sont également censés indiquer en fin de parcours le nombre exact de mots employés. En revanche, ils ne sont pas obligés de mettre une barre tous les 10 ou 20 mots.

Cette année, comme tous les ans, deux sujets étaient proposés aux candidats au choix, le premier portant sur la discrimination positive (*affirmative action*) et le second sur le phénomène du tourisme de masse.

Choisir le premier sujet a malheureusement été catastrophique pour nombre de candidats : ceux qui ne connaissaient pas le sens de l'expression '*affirmative action*'. Ceux qui ont cru que les manifestations de Noirs et le militantisme de "Black lives matter" entraient dans la catégorie de '*affirmative action*' sont tombés dans le hors-sujet. Les examinateurs avaient bien mal à croire qu'en deux années de classe préparatoire, on puisse n'avoir jamais rencontré ce thème. De ce fait, le concept de '*affirmative action*' ayant été évacué, les essais tournaient plutôt autour de questions du genre : « *Is America still a racist country ?* » ou encore « *What is the situation of African-Americans in the US today ?* », ce qui a entraîné les candidats sur une fausse piste avec des attaques non fondées sur le Président Trump, traité de raciste, et des évocations du Klu Klux Klan.

En revanche, les meilleurs candidats ont su faire état de connaissances précieuses et précises sur le sujet. Ils ont été capables de citer les raisons et les dates marquantes de la mise en place de

l'affirmative action et présenter les motifs de sa mise en cause actuelle, illustrant leur propos à l'aide d'exemples pertinents tirés de l'actualité et d'une actualité récente. Les examinateurs ont apprécié les copies qui commençaient par expliquer le principe de '*affirmative action*' même si bien souvent cette explication tournait court et ne servait pas d'étai au développement qui suivait. Il est bien dommage que les candidats semblent préférer l'allusion à l'explicite.

Rappelons qu'il est toujours utile de s'interroger sur chacun des termes d'un sujet : "*Has the **time** come to end race-based affirmative action ?*" Cette interrogation doit logiquement amener le candidat à se poser des questions sur l'opportunité et la chronologie ; on peut estimer que oui, ce temps est venu car les politiques en faveur de l'*affirmative action* ont fini par porter leurs fruits et amené l'égalité entre les races ; on peut *a contrario* penser que cette politique n'a pas encore atteint son but et de ce fait doit être maintenue. On peut encore être d'un avis radicalement différent et considérer que cette politique était d'emblée viciée dans son principe de base, mal conçue et que par conséquent, il faut l'abandonner au plus vite. Bon nombre de candidats ont entrevu cette multiplicité de points de vue et ont su expliciter leur réflexion et leur propre point de vue.

Les examinateurs ont relevé dans un nombre non négligeable de copies un plaquage de cours, contre lequel la mise en garde figure tous les ans dans le rapport. En effet, au lieu de cerner et de problématiser le sujet soumis à la réflexion personnelle, un nombre significatif de candidats a cru bon de faire montre de leurs connaissances sur les luttes raciales aux États-Unis, passant ainsi à côté des enjeux du sujet tel qu'il est formulé. Chez d'autres, les examinateurs ont constaté une vision peu claire de la '*time line*' de la civilisation américaine. Comment expliquer autrement qu'ils aient pu faire remonter la « *race-based affirmative action* » à Abraham Lincoln ou l'associer à Roosevelt et son programme réformateur du New Deal ?

Pour ce qui est du deuxième sujet, choisi par la majorité des candidats, les examinateurs ont constaté malheureusement bon nombre d'essais manifestement écrits au fil de la plume, ni construits, ni réfléchis. Faute de temps en fin d'épreuve ? Manque d'inspiration ? Sujet choisi par défaut ? Toujours est-il que les banalités s'enchaînaient, comme si, au dire de plusieurs examinateurs, les candidats confondaient Café du Commerce et École de Commerce ! Trop de candidats se sont contentés de banalités, certains ont même été jusqu'à raconter leurs propres vacances ! D'autres encore se sont servis de ce prétexte pour disserter sur l'immigration et même sur le Brexit, ce qui n'avait évidemment rien à voir avec le sujet. Bien trop souvent, d'ailleurs, ce sont les mêmes arguments qui reviennent : « *Oui car l'économie, non car l'écologie, mais on ne peut pas arrêter les gens de voyager.* » Néanmoins, il n'était pas question dans l'intitulé d'arrêter le tourisme tout court mais le tourisme de *masse*, détail souvent négligé par les candidats.

Avec un sujet comme celui-ci, les examinateurs attendent une réflexion faisant appel à des concepts et non pas des propos vagues et creux du genre : « *Mass tourism is bad for the environment* » ou encore : « *Mass tourism brings a lot of money to a country* ». Ils auraient aimé ne pas rencontrer des lapalissades du genre : « *Placing limits on mass tourism will reduce the numbers of tourists* » pour n'en citer qu'une, récurrente de surcroît.

Comme il est toujours utile de s'interroger sur chaque terme d'un sujet, 'mass' est certainement un mot qui méritait analyse dans le cas présent.

Le concept de tourisme de masse, souvent évoqué dans les médias, semble néanmoins avoir retenu l'attention des candidats et les exemples fournis pour appuyer l'argumentation ont été pour la plupart pertinents, même si certains ont sauté sur l'occasion pour parler plus ou moins exclusivement de l'environnement au détriment de tout le reste. Outre l'accumulation d'exemples, certaines copies ont dévié vers une reformulation de la question posée : « *Why do people travel today?* » ou encore, « *Should we stop people from travelling?* ».

Les candidats ont compris les enjeux de base du sujet – *the economy vs. ecology*. Certains ont remarqué fort utilement que fixer des limites au tourisme de masse serait aller à contre-courant de toute une évolution ; il est dommage que leur réflexion se soit arrêtée là, alors qu'il y avait lieu de se poser un certain nombre de questions. « *Limits* », certes, mais de quelle nature : dans le temps, l'espace ? Les lois du marché ne suffisent-elles pas ? N'y a-t-il pas contradiction entre développement économique, prolifération des compagnies aériennes 'low-cost' et souhait de limiter le tourisme de masse ?

Les meilleurs candidats ont procédé à une comparaison entre le tourisme de masse et d'autres formes de tourisme, remarquant que l'on peut déjà constater une évolution vers un tourisme éco-responsable, un tourisme vert, voire solidaire, en donnant des exemples précis d'endroits ayant déjà limité le tourisme de masse avec succès. Les exemples pertinents sont indispensables, à condition qu'ils s'insèrent dans un raisonnement. Par exemple, citer des mesures prises en Espagne – à Barcelone notamment – pour limiter les locations de logements privés aux touristes n'est pas hors de propos ici, à condition de préciser si cela a été bénéfique. Il en va de même pour les mesures mises en place à Venise, ou encore dans des destinations plus lointaines, telles le Sri Lanka, l'île de Pâques ou encore le Bhutan. Dans quelle mesure ces différentes expériences plaident-elles en faveur de l'établissement de limites ? Quelques candidats ont fait remarquer que vouloir limiter le tourisme de masse, c'était peut-être vouloir revenir au passé, à une époque où le tourisme était l'apanage de la classe aisée.

Enfin, quel que soit le sujet choisi dans le cadre de la rédaction, rappelons aux candidats que multiplier les exemples sans jamais développer d'argumentation ne saurait en aucun cas constituer un essai convaincant. Les auteurs des meilleurs essais ont su éviter le florilège d'exemples anecdotiques sans aspects définitoires, sans délimitation des enjeux, et sans réelle réflexion. À cet égard, il convient de souligner que les connaissances doivent être mobilisées au service du sujet et que l'étalage des notions, souvent imparfaitement maîtrisées, ne fait guère illusion.

De nombreuses copies se sont distinguées par la qualité de la réflexion, mettant en avant la complexité du sujet, tant du premier que du second. Les bons candidats ont su faire un usage avisé de leur culture personnelle, éviter des poncifs et mettre en avant un point de vue à la fois nuancé et justifié. Leur production a révélé un esprit réaliste et alerte, conjuguant un raisonnement rigoureux et un très bon maniement de la langue anglaise.

## CONCLUSIONS

Quelles sont les conclusions à tirer de l'épreuve d'anglais LV1 du Concours Ecricome Prépa 2018 ? De l'avis des examinateurs, les trois exercices – version, thème et essai – ont permis aux candidats ayant une solide maîtrise à la fois de l'anglais et du français de mettre celle-ci en valeur, et ce dans le cadre d'un sujet qualifié de 'classique'. Les candidats qui n'ont pas su faire preuve d'analyse ont échoué car ils se sont contentés d'idées préconçues, de banalités, de clichés et autres poncifs pour les deux sujets d'essai. De même, une mauvaise mise en français a coûté cher en version, à cause de calques lexicaux et syntaxiques, de lacunes en vocabulaire et en grammaire, ainsi que de fautes de grammaire et de conjugaison qui sont impardonnables à ce haut niveau. Ces mêmes lacunes et faiblesses ont fini par peser lourd également dans le cadre du thème journalistique.

Cette année encore, les copies couvertes d'une écriture soit difficile à lire (remettre une loupe en même temps que la copie n'aurait pas été de trop !) soit carrément illisible étaient nombreuses. Cela est sans doute imputable à l'informatique et à l'utilisation de plus en plus étendue de l'ordinateur. Les examinateurs se doivent en outre de déplorer un nombre croissant de copies qu'ils qualifient de 'copies torchon'. Ils regrettent, en outre, l'emploi abusif du blanc correcteur. Là encore, ils ne sauraient trop insister sur l'importance du brouillon comme étape indispensable, tant en traduction qu'en rédaction.

En version comme en thème, de nombreuses copies étaient non seulement émaillées de graves fautes de grammaire et de langue mais souvent n'avaient strictement aucun sens – il faut que les candidats se disent une fois pour toutes que cela ne sert strictement à rien d'écrire n'importe quoi et d'aligner des phrases sans faire preuve d'une réflexion quelconque. Ils doivent apprendre à s'autocensurer et n'écrire que des phrases voulant dire quelque chose. Il ne faut jamais perdre de vue le fait que le texte proposé à la traduction forme un tout : les phrases sont reliées entre elles, elles ne constituent pas une accumulation disparate, une logique interne guide le propos du journaliste du début à la fin. Au traducteur donc d'aborder le texte à traduire comme un ensemble et non pas comme une suite de phrases détachées à traduire comme telle. De même, la traduction au fil de la plume est vouée à l'échec dès le début.

Malgré la mise en garde de ces dernières années, les examinateurs ont de nouveau relevé soit l'absence de ponctuation, soit un emploi tout à fait fantaisiste de celle-ci dans un nombre non négligeable de copies. La ponctuation, outil indispensable du traducteur, semble être devenue pour beaucoup un simple accessoire, passé de mode, que ce soit pour les signes ou encore pour les majuscules.

Un pourcentage assez élevé des candidats ne saurait plus utiliser correctement le point, la virgule, le tiret, les deux points ou encore le point-virgule dans des situations de base – tant en anglais qu'en français. Les accents – « *ni facultatifs ni purement décoratifs* », selon la formule consacrée – tendent à

disparaître également. Il faut savoir que leur absence est sévèrement sanctionnée puisqu'elle entraîne souvent des erreurs grammaticales, voire des non-sens.

Une précipitation excessive est sans aucun doute à l'origine de bien des fautes relevées par les correcteurs : fautes d'orthographe, d'accents, d'accord de participe passé, de conjugaison, de lexique, ... Les candidats se doivent de recopier leur brouillon le plus soigneusement possible et de relire leur copie finie avec davantage d'attention. Cette relecture se fait idéalement en trois temps. Une première relecture de la copie permettra de relever d'éventuelles omissions, une deuxième permettra de vérifier la correction de la langue, alors qu'une troisième permettra de contrôler la cohérence de l'ensemble. Cette relecture à trois niveaux est bien loin d'être superflue – au contraire, elle est indispensable. L'épreuve dure trois heures ; les candidats sont censés accorder une heure à chaque exercice et ce faisant, ils devraient arriver à rehausser leur niveau global, et par conséquent, leur note finale.

Les étudiants qui s'étaient préparés sérieusement aux épreuves écrites avaient toutes les chances de bien s'en sortir. Cette année encore, le nombre de notes élevées, voire très élevées, en est la preuve. Les examinateurs tiennent à saluer les excellentes copies qu'ils ont pris un véritable plaisir à lire et à noter – des copies impeccablement présentées et dont les auteurs possèdent un vrai sens des deux langues, comme en témoignent la qualité des traductions et la richesse de la pensée mise en évidence dans le cadre de l'exercice de rédaction, richesse étayée par de très solides connaissances en matière de civilisation anglo-saxonne dans le cadre du premier sujet et une réelle capacité à analyser dans le cadre du deuxième.

Toutefois, il est regrettable que beaucoup de candidats ne semblent pas travailler davantage les annales des années passées pour mieux se préparer et se mesurer. Le corrigé de la version et du thème assorti d'un commentaire et de conseils est là pour permettre aux futurs candidats de s'entraîner, s'autocorriger et de ce fait, progresser.

En outre, l'étude exhaustive de ces mêmes annales doit surtout permettre aux futurs candidats de mieux cerner tant l'esprit des épreuves que les attentes des examinateurs dont les exigences ne changent pas d'une année sur l'autre.